

journalistes



Quand le photoreportage prend de la hauteur...

Equipés d'appareil photo ou de caméra, les drones font leur entrée dans la panoplie des outils du journaliste. Mais si la presse photographique et filmée peut soudain prendre de la hauteur grâce à eux, elle n'en est pas moins confrontée, en Belgique, à la législation hostile ou muette. (Photo : Europeanvisual.com)

Lire page 3

Sommaire

Presse périodique

L'après *Marianne Belgique*,
au plus mauvais moment 2

AJPro

Les (bons) chiffres 2013
des formations permanentes 7

Sorties de presse

Deux ouvrages de juristes sur la liberté
de l'information et sur le droit à l'image 8

Indépendants

La plate-forme numérique de l'AJP pour les pigistes

Elle donnera aux journalistes indépendants les moyens de se faire connaître, d'échanger et recevoir des services, et de commercialiser leurs travaux de manière équitable.

Elle n'a pas encore de nom, mais son concept se précise. La plate-forme numérique que l'AJP va développer vise à ce que les journalistes indépendants se réapproprient un segment important de leur activité : la valorisation de leur travail à un prix équitable. *Le Livre noir des Journalistes indépendants*, la campagne « Pigiste, pas pigeon », les formations à la pige, la sensibilisation du monde politique, l'information aux étudiants en journalisme, le conseil aux professionnels, l'assistance judiciaire, le recouvrement de créances,... : toutes ces actions déployées par l'AJP ces dernières années sont nécessaires et

seront poursuivies, mais elles ne sont pas suffisantes pour améliorer le sort des journalistes freelances.

Le marché médiatique est étrié. Il procède de plus en plus souvent par recyclages de contenus et synergies. Sur ce marché réduit à peau de chagrin, les indépendants ont perdu depuis longtemps la maîtrise de leurs tarifs, en chute libre également en raison des compressions budgétaires dans les rédactions. Au tableau noir de la pige s'inscrit depuis des années une interminable chronique de la misère journalistique. Cette situation n'est pas propre à notre Communauté ni même à la Belgique : partout, en Europe, le journalisme indépendant souffre.

L'AJP souhaite réagir et créer, avec les journalistes indépendants, un outil de valorisation de leur production. C'est dans cet esprit qu'a été conçu le projet de « plate-forme numérique ». Présenté à l'assemblée générale des membres le 22 février dernier, il a reçu un bon accueil, particulièrement des indépendants à qui il est destiné.

Suite page 7

Martine Simonis

Le dossier

Quand le journal fait la planche

Du journalisme en bande dessinée pour toucher d'autres publics ?
L'exemple de *La Revue Dessinée*.

Raconter une enquête avec l'aide d'auteurs de BD ? Ce mode d'expression journalistique se développe lentement en France. Dans un magistral coup de pied aux derrières les plus installés de la profession, *La Revue Dessinée* démontre, s'il le fallait, qu'un autre journalisme est possible. Plus lent. Et plus subjectif certainement.

Cette démarche, accomplie aussi par d'autres mooks au renom fulgurant, comme *Feuilleton* ou *XXI*, permet aux journalistes de travailler leurs sujets plusieurs semaines durant, pour ensuite les voir illustrés par un dessinateur de talent. Mais ces pratiques, aussi plaisantes soient-elles, ne sont pas exactement représentatives de la profession. Leur créneau est étroit. Une niche, s'il en est. N'est-il donc pas illusoire d'en faire l'apologie ?

Pour comprendre le BD reportage à sa source, nous



Couverture du premier numéro de *La Revue Dessinée*, par Gipi.

sommes allés à la rencontre du rédacteur en chef de *La Revue Dessinée*, Frank Bourgeron. Lui qui a fait le pari fou de marier journalisme et BD, deux secteurs en difficultés.

Dossier pages 4 et 5

Amandine Degand

BD reportage : quand le journ

Le récit journalistique en bande dessinée prend lentement sa place parmi les modes d'expression du métier. *La Revue Dessinée* – 228 pages trimestrielles consacrées au reportage, à la chronique et à l'enquête – démontre, s'il le fallait, qu'un autre journalisme est possible. Plus lent. Et plus subjectif certainement. De quoi questionner le métier.

Marieur de journalistes et d'auteurs



Franck Bourgeron, rédac'chef.

Franck Bourgeron a troqué ses pinces à dessin pour un fauteuil de rédacteur en chef. Celui de *La Revue Dessinée*.

Mais il avoue qu'il ignore tout du métier de ses homologues qui pilotent des quotidiens. Sa revue à lui est faite de

projets qui se dessinent sur plusieurs mois. Elle est née d'une envie d'arrêter le flux, de prendre le temps de décliner l'information autrement. A l'automne 2011, il embarque dans l'aventure quelques amis qui, comme lui, ont le goût de la BD et des affaires du monde. Et un premier numéro voit le jour en septembre 2013. Le pari, pourtant, n'était pas gagné d'avance.

Le secteur du journalisme se précarise et les auteurs de BD, eux aussi, doivent produire des albums à la chaîne pour vivre de leur métier. Associer ces deux mondes en crise, ce n'est pas un pari fou ?

Franck Bourgeron : Oui, mais l'idée c'était de redonner des potentialités à ces deux mondes. Aux journalistes, nous voulions redonner un peu d'espace. Qu'ils aient plus que 4.000 ou 6.000 signes pour traiter un sujet. On a fait 90 pages sur le gaz de schiste... ce qui est quand même beaucoup.

Pour les auteurs de BD, l'enjeu est un peu différent. Je ne voulais plus qu'il n'y ait que l'album comme finalité. Parce qu'en apparence, le secteur de la BD est dans une santé formidable. Mais en même temps, le nombre d'albums vendus par titre diminue : 3.000 exemplaires en moyenne. Donc, il y a une précarisation des auteurs. On leur propose donc de retrouver ces revues qui existaient il y a 30-40 ans, et qui étaient de

véritables laboratoires. Et aussi de revenir à un travail plus collectif, une émulation autour d'un sujet.

Comment fait-on pour marier les aspirations des journalistes à celles des auteurs de BD ?

F.B. : On les réunit autour d'une bière, avec quelques notes et croquis. C'est arrivé que certains se détestent au bout de 50 pages... mais la plupart du temps, ça fonctionne. Parce qu'ils font le même métier en quelque sorte : ils racontent des histoires. Le journaliste doit apporter des faits. Et l'auteur, sans être redondant par rapport aux textes, doit apporter le côté expressif, avec le vocabulaire très élaboré qui s'est développé en BD aujourd'hui. Tout ça se réfléchit, se discute. C'est un échange permanent.

Vous recevez beaucoup de propositions de sujets ?

F.B. : Beaucoup de la part des journalistes. Mais pas de la part des auteurs. C'est assez logique finalement parce que les auteurs sont dans cette logique de l'album. Ils enchaînent. Et comme on recherche des gens doués, le plus souvent ils ont un planning de ministre. Les journalistes ont plus l'habitude de la pige et d'aller à droite, à gauche.

Comment vous situez-vous par rapport aux revues de journalisme narratif, telles que XXI ?

F.B. : XXI est un précurseur qui a ouvert le champ des possibles. Ils sont parvenus à redonner du temps, à augmenter le nombre de pages. Cela dit, les limites des mooks, c'est d'être pour l'instant considéré comme de « beaux objets », des newsmagazines « musées ». On n'est pas encore arrivé à être actifs dans le débat public, pour permettre à la société d'évoluer. Le mook n'a pas encore cette dimension d'agitateur. On doit parvenir à s'emparer de ça.

Sur le plan économique, vous vouliez d'abord tout miser sur le net. Mais, en fin de compte, votre modèle est proche de celui des revues traditionnelles.

F.B. : Oui, au départ le numérique était pour nous une chance presque stratégique, puisque, du côté des éditeurs, les choses restent assez figées. On a fait nos calculs pour évaluer la probabilité de revenus...

mais on a très vite compris qu'on ne pouvait pas être uniquement en ligne. On a donc décidé de proposer à la fois une version papier à 15 € et une version numérique bon marché à 3,5 €... qui n'est vendue qu'à 500 exemplaires.

Contre 20.000 pour le papier...

F.B. : Oui, on a vendu 20.000 exemplaires du premier numéro. Ce sera sans doute un peu moins pour le second, ce qui est logique... c'est toujours le cas quand on lance une nouveauté. On est à 2.000 abonnés. On en espère 3.000 ou 4.000 pour la fin de l'année. Donc, on est plus qu'à l'équilibre. Ça nous permet d'envisager la croissance.

Pour les enquêtes, pouvez-vous vous permettre d'envoyer un journaliste à l'étranger ?

F.B. : Non, on n'en a pas les moyens pour l'instant. Ce qu'on peut faire, c'est participer au montage ou à la production d'un projet, si un journaliste se rend à l'étranger pour plusieurs médias. En plus, dans notre ligne éditoriale, on a plutôt envie d'être dans un rapport de proximité. Pour le 4^e numéro, par exemple, nous préparons une enquête sur La poste, en France. On n'a pas forcément besoin d'aller au bout du monde.

D'autant plus que vos enquêtes sont longues à produire...

F.B. : Il faut un mois et demi à deux mois en moyenne pour élaborer un reportage. Indépendamment de la durée, on paie 150 euros la planche. Et on ne prend pas les droits, ce qui permet aux auteurs d'ensuite publier leur travail dans un album par exemple.

Les dessinateurs apportent forcément un point de vue très subjectif sur l'information. Vous taquez ce vieux mythe de l'objectivité journalistique... au point de le faire tomber de sa chaise ?

F.B. : Pour moi l'objectivité est un leurre total. Chez les auteurs, comme chez les journalistes, il y a toujours une vision du monde, une culture, un regard à partir duquel on relate l'actualité. Et c'est précisément ce regard qui nous intéresse.

al fait la planche

Un dossier d'Amandine Degand



Extrait de « Amesys en Lybie, les écoutes made in France », par Jean-Marc Manach et Nicoby, La Revue Dessinée, n°2.

Les fonctions du reportage dessiné

A l'UCL, l'Observatoire de recherche sur les médias et le journalisme (ORM) inaugure une série de rencontres sur le BD reportage. Trois figures de *La Revue Dessinée* étaient à Louvain-la-Neuve le 6 mars, pour ouvrir le débat. Le couple Ollagnier-Jouvray fait partie des co-fondateurs de la revue. David Vermeulen est quant à lui le belge du panel, auteur de la série biographique sur le chimiste allemand « Fritz Haber ». Interrogés par Thierry Bellefroid, ils se racontent, métiers et expériences croisées. Entre les lignes, on entrevoit les raisons d'être du BD reportage.

Incarnation

« Le dessin peut recréer un événement pour lequel on n'a pas d'image », explique la romancière Virginie Ollagnier. « Par exemple, dans le premier numéro de la revue, on a publié un reportage sur les derniers moments d'Allende. Jorge Gonzales a dessiné des personnes presque fantomatiques, pour marquer une distance ». Dans des cas comme celui-là, le contrat avec le lecteur doit être explicite. Il faut signaler que le dessinateur n'était pas sur place, mais qu'il interprète le récit d'un témoin. Peut-être est-ce ce que recherche le lecteur de BD reportage ? Voir des images qui n'ont pas été diffusées en boucle, aux antipodes du photoréalisme. « C'est là toute la force du dessin, ajoute Olivier Jouvray, moins ressemblant qu'une photo et pourtant plus fidèle »,

plus représentatif des différentes dimensions d'un personnage.

Synthétisation

Le dessin force aussi à la concision. « *La BD, c'est l'art de la synthèse par excellence* », explique David Vermeulen. Autodidacte ayant abandonné l'école à 15 ans, il avoue avoir une très mauvaise mémoire. Dans ses notes de lecture, il intègre des dessins et des blagues, pour arriver progressivement à la BD. « Donc, mes planches, je les conçois comme un 'digest'. On ne peut pas être trop long, parce que faire un dessin, ça prend du temps. C'est une invitation à aller lire ce que j'ai lu ».

Démocratisation

Enfin, « le dessin joue le rôle de lubrifiant », estime Olivier Jouvray. « C'est le côté sympathique du dessin. Il joue les intermédiaires entre un sujet et un lecteur. C'est plus facile d'aborder une image qu'un long pavé de texte, non ? ». Thierry Bellefroid acquiesce : « A l'origine, rappelle-t-il, les premières BD nées dans les journaux américains, comme *The Yellow Kid*, avaient d'ailleurs ce rôle didactique. Elles étaient destinées aux immigrants qui ne parlaient pas bien anglais ». Voilà peut-être de quoi ramener de nouveaux publics vers le journalisme, à l'heure de l'érosion des ventes de journaux.

Lectures

D'aucuns pointent Robert Crump comme premier auteur d'un documentaire BD au cœur de l'underground américain. Digne héritier du genre en France, Etienne Davodeau publie, en 2001, « Rural ! », portrait de paysans et parti pris assumé pour une agriculture raisonnée. Guy Delisle, lui, tente la chronique, de Jérusalem à Pyongyang. Entre carnet de voyage, témoignage autobiographique et récit historique, les sous-genres sont nombreux. Nos préférences vont aux enquêtes de terrain.

Reportages

Par Joe Sacco. Editions Futuropolis.
Entre deux albums documentaires, Joe Sacco a pris le temps de réunir les reportages graphiques qu'il a réalisés pour la presse, en Irak, en Inde ou en Palestine. L'auteur, journaliste de formation, y livre ses méthodes d'investigation.

Le photographe

Par E. Guibert, F. Lemerrier et D. Lefèvre. Editions Dupuis.
C'est la bande dessinée dont on n'entend que du bien. Celle qui a été primée à Angoulême. C'est aussi le récit de Didier Lefèvre, qui part pour sa première mission photographique en Afghanistan, en plein conflit entre Soviétiques et Mujahidin.

Grands reporters

Par Sacco, Guibert, Ferrandez, Tronchet, Stassen, ... Editions Les Arènes.
Pour ceux qui les auraient manqués, cet album collectionne les récits graphiques publiés, au fil des mois, dans la Revue XXI.

A venir

« Pour un autre journalisme visuel : le BD reportage »

Organisé par l'ORM, à Louvain-la-Neuve, le jeudi 3 avril 2014.

11h00 : vernissage expo murale

« Des bulles en ville »

13h30 : Ouverture du colloque
[Studio 13]

20h00 : Table ronde avec les auteurs
Jacques Ferrandez, Emmanuel Lepage et Bernard Cosey (Musée Hergé)

Formation « Papier interactif et connecté »

Organisée par le PILEn, le 25 mars 2014. www.futursdulivre.be.

